

le D^r Parke. Le vapeur *Nyanza* cale 18 mètres sur 3. Je me propose de repartir après-demain à la rencontre de l'arrière-garde.

Je laisse avec le Pacha M. Mounteney Jephson, trois soldats soudanais, Binza, le domestique du D^r Junker, et l'infortuné Mabrouki. En dehors des 31 caisses de munitions remington que je lui ai déjà livrées, je lui en remets deux de cartouches pour winchesters, une caisse de fil de laiton, une lampe, le fil métallique pour sondages et mon bateau d'acier l'*Avance* avec tout son équipement.

Pour me conformer à la demande du Pacha, j'ai rédigé une proclamation, que M. Jephson lira aux troupes. Elle est ainsi conçue :

Soldats,

Après plusieurs mois de périlleux voyage, j'ai enfin touché les rives du Nyanza. Je suis venu sur l'ordre exprès du khédive Tewfik, afin que vous sortiez d'ici et retourniez chez vous. Car il faut que vous sachiez ceci : l'El-Abiad est fermé, Khartoum est entre les mains des hommes de Mohammed Achmet, le pacha Gordon et tous les siens ont été tués; tous les bateaux à vapeur et autres embarcations entre Berber et le Bahr-el-Ghazal ont été pris; la plus proche des stations égyptiennes est maintenant Ouadi-Halfa, au-dessous de Dongola. Quatre fois le Khédive et vos amis ont essayé de vous sauver. D'abord, ils ont envoyé Gordon à Khartoum pour vous rapatrier tous; mais après dix mois de lutte acharnée, Khartoum a été prise, Gordon a été tué avec tous les siens. Ensuite vinrent les soldats anglais, sous les ordres de Lord Wolseley; mais ils arrivèrent quatre jours trop tard, quand tout était fini. Puis le D^r Lenz, un grand voyageur, qui a pris la route du Congo pour aller à votre secours, mais, n'ayant pas trouvé assez de gens pour l'accompagner, il a été forcé de s'en retourner. Aussi le D^r Fischer, qu'envoyait le père de ce D^r Junker que vous avez connu. Trop d'ennemis s'opposaient à son passage, et il a dû y renoncer à son tour. Je vous dis tout cela pour vous prouver qu'on ne vous oublie pas en Egypte. Non, le Khédive et son vizir, Nubar Pacha, ne vous ont pas perdus de vue. Ils ont appris par la voie de l'Ouganda que vous êtes restés au poste et que vous avez bravement accompli vos devoirs de soldats. C'est pour cela qu'ils m'ont envoyé vous dire qu'ils se souviennent de vous, que votre récompense vous attend; il faut que vous m'accompagniez en Égypte pour être rétribués et récompensés. Le Khédive vous fait savoir, en outre, que si vous trouvez la route trop longue, et si vous redoutez le voyage, vous pouvez rester ici. Mais, dans ce cas, vous n'êtes plus ses soldats, votre paye cesse à l'instant; quelques dangers qui puissent vous assaillir, le Khédive ne s'en occupera plus; vous restez à vos risques et périls. Si vous vous décidez à aller en Égypte, je suis ici pour vous conduire à Zanzibar et vous embarquer sur les vapeurs jusqu'à Suez; de Suez vous irez au Caire. Une

fois arrivés là, vous serez payés de l'arriéré, vous serez maintenus dans vos grades, et les récompenses qui vous ont été promises ici vous seront accordées en plein.

Je vous envoie M. Jephson, un de mes officiers; je lui confie mon épée, et il me représentera auprès de vous. De ma part, il vous lira ce message. Je m'en vais chercher mes gens et mes bagages et les amener au Nyanza. Dans quelques mois je serai de retour et j'entendrai votre réponse. Si vous



Les vapeurs Khédive et Nyanza.

dites : « Allons en Égypte! » je vous conduirai par une route sûre. Si vous dites : « Nous restons dans ce pays! » alors je vous ferai mes adieux et m'en irai en Égypte avec les miens.

Dieu vous garde!

Votre bon ami,

STANLEY.

Nsabé, 23 mai. — Les Zanzibari ont exécuté, cette nuit, une danse d'adieux en l'honneur du Pacha et de ses officiers. Quoiqu'ils soient parfaitement conscients du danger et des fatigues du voyage qu'ils vont entreprendre, ils ne paraissent nullement inquiets. Mais il est certain que quelques-uns d'entre eux verront demain matin le Pacha pour la dernière fois.

24 mai. — Fait en quatre heures une étape de 16,5 kilomètres jusqu'au village de Badzoué. Ce matin, de bonne heure, Emin Pacha, nous précédant sur la nouvelle route avec une

compagnie, lui a fait poser les armes à 3 kilomètres du lac. Je restais avec l'avant-garde pour indiquer aux porteurs madi leur place dans la caravane. Nous sortons du campement à 6 h. 15 pour nous acheminer vers l'ouest. Une demi-heure après, nous trouvons les Soudanais du Pacha rangés en ligne d'un côté de la route. Ils nous ont salués au passage; Emin nous a remerciés chaudement et souhaité bonne chance. A peine arrivés au bout de notre tracé, 21 Madi rompaient le rang et détalait dans la direction du nord. J'envoie 14 hommes en informer le Pacha pendant que nous continuons à avancer vers Badzoué; à un kilomètre et demi de ce village, nouvelle débandade: 89 Madi désertent en corps, non sans avoir adressé une volée de flèches à l'arrière-garde. Le docteur, croyant à un commencement d'hostilités, fit feu de sa carabine et tua un Madi, ce qui précipita la fuite des autres. On s'assura de ceux qui restaient, 19 sur 130!

Un second message fut, en conséquence, dépêché à Emin.

A 9 kilomètres du camp de Nsabé, comme je me tournais vers le S.-E., méditant sur les événements du mois dernier, un de nos serviteurs attira mes regards vers l'horizon. « Une montagne couverte de sel! » disait-il. Je vis un nuage d'une forme toute particulière, de la plus belle teinte argentée, et qui avait les proportions et l'aspect d'un grand pic couronné de neige. En le suivant de l'œil jusqu'à la base, je fus frappé de sa couleur, d'un bleu intense presque noir, et me demandai si nous étions menacés d'une nouvelle tornade. Puis, comme mon regard descendait vers le bré ouvert entre les deux plateaux, j'eus tout à coup conscience que ce n'était pas un nuage, une vaine apparence qu'allait dissiper le vent, mais un corps solide et bien réel, une véritable montagne revêtue de neige au sommet. Je donnai ordre de faire halte; et, prenant ma lunette, je l'examinai avec le plus grand soin. A l'aide d'un compas j'en pris le relèvement, qui la portait à 215 degrés magnétiques. L'idée me vint alors que ce devait être le Rouvenzori, que deux esclaves de Kavalli m'avaient dit être couvert d'un métal blanc, ou d'une substance ressemblant à de la roche.

La grande montagne continua à être en vue très distinctement pendant deux heures. Mais à mesure que nous appro-

chions de Badzoué, qui est située au pied même du plateau, la haute paroi nous la cacha à peu près.

Cette découverte fut annoncée au Pacha par mon second message.

Mais comment Baker, Gessi, Mason ou Emin ne l'ont-ils pas faite il y a longtemps?

Gessi Pacha a, le premier, accompli la circumnavigation du lac Albert, en commençant par le nord et la rive occidentale; puis il en a contourné la pointe sud pour revenir par la côte orientale.

Mason Bey, en 1877, a suivi la même route pour déterminer la position des lieux par des observations astronomiques, ce que son prédécesseur n'était pas en mesure de faire. Onze ans plus tard, Emin Pacha est allé, par vapeur, au sud du lac Albert pour s'informer de l'homme blanc qu'on disait y être venu.

Si, de la plaine du Nyanza, j'ai pu signaler la montagne neigeuse, combien plus doit-elle être visible du lac lui-même! Je ne comprends vraiment pas qu'aucun de ces messieurs ne l'ait aperçue, et que Baker, jetant les yeux dans cette direction, « par une journée admirablement claire », n'ait vu qu'une nappe sans bornes.

MM. Jephson et Parke m'avaient dit qu'en faisant le portage du bateau de Kavalli au lac ils signalèrent de la neige sur une montagne. Le second de ces officiers, en me montrant la petite chaîne d'Ounya-Kavalli, me demandait à son retour s'il était possible qu'il y eût de la neige sur ces collines, dont le pic le plus élevé n'atteint pas 1 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Je répondis négativement, mais le docteur m'affirma en avoir vu. Je lui expliquai alors que, dans les régions équatoriales, l'eau de pluie ne peut se congeler en neige durable qu'à une altitude d'au moins 4 900 mètres; il est possible cependant, ajoutai-je, qu'il se produise, même à de basses altitudes, un orage de grêle ou une chute de neige, causés par un courant froid, mais temporaires seulement, car la chaleur de l'eau ou du sol, dans cette atmosphère tropicale, aurait tout de suite fondu la grêle ou la neige.

Placés comme nous l'étions au camp de Boundi, sur la crête du plateau, en pleine vue de l'Ounya-Kavalli et d'au-

tres collines, on n'apercevait aucune hauteur dépassant une altitude de 1950 mètres.

D'après les faits que je signale, il faut un état particulier de l'atmosphère pour voir la montagne, ainsi que cela m'était arrivé, à une distance que j'estime de 112 kilomètres. En général, de 16 à 20, voire à 35 kilomètres, on peut distinguer les objets élevés; mais dans une région aussi humide que celle-ci, la terre surchauffée dégage par un beau jour une telle quantité de vapeurs, qu'à 50 kilomètres elles forment une brume si épaisse que la vue la plus perçante ne la pourrait pénétrer. A certains moments, des courants d'air chassent le brouillard et permettent d'apercevoir des objets qu'on est alors étonné de n'avoir jamais remarqués. Au mois de décembre dernier, par exemple, allant du Nyanza au fort Bodo, j'avais pris, d'une colline tabulaire près de l'Itouri oriental, des relèvements d'une haute montagne à double pointe; je l'avais montrée à Jephson, j'avais mentionné le fait sur mon journal; mais, chose étrange, je ne l'ai pas revue, quoique deux fois j'aie repassé par le même lieu.

Kavalli a traversé notre camp cet après-midi avec 400 hommes pour rallier Emin Pacha, avec lequel il doit faire campagne contre Kabba Réga. Katonza et Mpigoua du Nyamsassi lui enverront peut-être un nombre égal de forces.

J'ai reçu les lettres suivantes d'Emin Pacha. Il parle du plaisir et de l'honneur de notre société; je dois dire que nous sommes unanimes à penser que l'agrément a été autant pour nous que pour lui.

Camp de Nsabé, 25 mai 1888, 5 h. du matin.

Cher monsieur,

Je n'ai pas besoin de vous dire mon chagrin à la désagréable nouvelle de la dispersion de nos Madi. J'ai expédié des détachements dans différentes directions pour tâcher de les retrouver, mais, j'ai le regret de le constater, ces efforts n'ont amené aucun résultat. Cependant Choukri-Agha et ses gens, partis depuis hier pour Kahanama, ne sont pas encore de retour.

Il s'est trouvé, par une heureuse coïncidence, qu'en même temps que le Dr Parke, arrivait un bateau de Msoua m'apprenant que 120 porteurs de Doufilé viennent de s'y présenter. Je les ai tout de suite envoyé chercher par le *Khédive* et les attends ce soir. Mon intention est de les faire partir sur l'heure pour vous rejoindre, escortés par un détachement.

Permettez-moi d'être le premier à vous féliciter de votre admirable découverte. Accueillons-la comme un heureux augure de notre futur voyage

au Victoria¹. Je me propose de suivre aujourd'hui ou demain la même route que vous pour essayer d'apercevoir le géant.

Espérant deux mots de vous ce matin, je vous envoie mes meilleurs vœux pour l'avenir, et me rappellerai toujours avec orgueil et joie les quelques jours qu'il m'a été donné de passer en votre société.

Croyez-moi, cher monsieur,

Votre très sincèrement,

Dr M. EMIN.

Camp de Nsabé, 26 mai 1888, 2 h. 50 du matin.

Cher monsieur,

Votre très bienvenu et très intéressant billet d'hier vient de m'être remis par vos hommes. Le vapeur est arrivé, mais avec 82 porteurs seulement, les autres s'étant enfuis entre Toungourou et Msoua. Espérant qu'ils pourront vous être de quelque utilité, je les dirige vers votre camp, sous l'escorte de 25 soldats et d'un officier. Leurs armes ont été réunies et confiées à la garde de l'officier, qui ne les remettra qu'entre vos mains. J'ai appris hier que les fugitifs étaient arrivés à Mouganga, où ils disaient venir de notre part.

Les dix hommes que vous aviez bien voulu m'envoyer accompagneront aussi les porteurs, ainsi que Kavalli et ses gens, auxquels j'ai expliqué mes raisons de ne pas inquiéter encore Ravidongo². J'ai encore conseillé à Katonza de se retirer, vu qu'hier on a pris dans son camp un espion dudit Ravidongo; il a promptement acquiescé. J'ai donné quelques présents à Kavalli, qui part à l'instant avec le courrier et me prie de vous demander quelques-uns de vos hommes pour s'emparer de son frère Kadongo, chez les Ouaoitou, quelque part aux environs de sa résidence.

J'essayerai de voir la montagne neigeuse, aussi bien d'ici que d'autres stations où je me propose de me rendre. N'est-ce pas admirable que vous fassiez partout des découvertes, et là même où d'autres explorateurs vous avaient devancé!

Et maintenant, comme voici probablement les derniers mots que je vous adresse, de quelque temps au moins, laissez-moi une fois de plus vous remercier des efforts généreux que vous avez faits et voulez encore faire pour nous, de la bonté et de la patience que vous avez montrées dans nos rapports. Veuillez m'excuser si je ne trouve pas de mots appropriés aux sentiments que j'éprouve en ce moment. Je suis depuis trop longtemps en Afrique pour n'être pas quelque peu *négrifié*.

Dieu vous accompagne et bénisse votre œuvre!

Votre très fidèle,

Dr EMIN.

Badzoué, 25 et 26 mai. — Le Pacha a renoncé à agir contre

1. Il était visiblement féru de ce projet relatif au Victoria-Nyanza.

2. Un des principaux généraux de Kabba Rega.

l'Ounyororo; ses alliés, qui ne sont guère en peine d'ennemis, sont promptement retournés chez eux.

Balegga est descendu cet après-midi du village de Boundi, sur la colline, pour nous prévenir secrètement que Kadongo et Moussiri, ce dernier un chef belliqueux et puissant, ont réuni leurs forces pour nous attaquer sur la route, entre les possessions de Gavira et celles de Mazamboni. Nous ne leur avons donné aucune raison de nous en vouloir, mais peut-être considèrent-ils notre amitié pour leurs rivaux comme une provocation suffisante. J'ai 111 carabines, mais seulement 10 balles pour chacune jusqu'au fort Bodo, distant de 200 kilomètres. Si en pays découvert nous avons affaire à forte partie, nous serons réduits à l'impuissance après avoir brûlé notre petite provision de poudre. Il faut donc recourir à d'autres moyens. « Quelque dur que paraisse le parti que l'on prend dans un moment critique, la suprême sagesse, disait Thomas Carlyle, consiste à le considérer comme le seul bon, le seul parfait. » J'attaquerai donc Kadongo le premier, et puis je marcherai sur Moussiri, et nous tâcherons de ne pas rater les coups. Peut-être que ce hardi mouvement déjouera leurs calculs.

Le Pacha a agi promptement. 82 nouveaux porteurs sont arrivés aujourd'hui, accompagnés d'une escorte sérieuse et de trois soldats spécialement désignés pour mon service. Chacun de mes Zanzibari aura un Madi à surveiller.

Cet après-midi, à trois heures, par un soleil ardent nous donnant dans les yeux, nous avons commencé la pénible ascension du plateau; nous en avons atteint la crête au camp de Boundi, à 6 h. 30 du soir.

Après avoir posté une forte garde autour du camp, j'ai fait choix des 40 meilleurs tireurs, que j'ai armés de carabines et formés en colonne d'attaque pour surprendre Kadongo avant l'aube. Quelques-uns de nos alliés se sont offerts à nous montrer le village montagnoux qu'il habite.

A une heure du matin, la colonne est partie.

27 mai. — A 8 heures déjà, elle était revenue, ayant accompli parfaitement sa mission. Kadongo leur a échappé, grâce à un subterfuge : il criait à tout venant qu'il est l'ami de Boula Matari. On n'avait trouvé ni bestiaux ni chèvres, ce camp n'étant occupé que provisoirement.

Nous reprenons nos fardeaux et nous étions à peine en marche

vers Gavira, qu'une grande troupe se dirige vers nous, précédée d'un homme portant un grand étendard cramoisi, rappelant de loin celui de Zanzibar ou celui de l'Égypte. Inquiets, nous nous arrêtons : qui peuvent être ces gens? Enfin, je reconnais Katto, frère de Mazamboni, envoyé par lui pour nous complimenter et savoir de nos nouvelles. J'admire l'aptitude de ces gens à s'emparer d'usages qu'ils ignoraient et à s'y conformer comme s'ils y étaient rompus depuis longtemps. En cette circonstance, par exemple, s'ils n'avaient pas fait usage du drapeau, il est certain que nous eussions pu prendre nos amis pour l'avant-garde de Moussiri et les très mal recevoir.

J'en retins quelques-uns, j'ordonnai à Katto de retourner promptement auprès de son frère, et de le prévenir secrètement que, Moussiri ayant l'intention de nous attaquer sur la route, je comptais le devancer et le surprendre au second jour dès l'aube; j'attendais de lui, Mazamboni, comme d'un fidèle allié, qu'il vint le lendemain se joindre à nous avec le plus possible de ses hommes. Katto déclara la chose faisable, malgré le court délai et la distance. En effet : nous étions à 10 kilomètres du village de Gavira, et de là à celui de Mazamboni il y en a 21, donc 62 aller et retour; puis il fallait le temps de rassembler sans bruit un corps d'armée suffisant pour faire honneur à la position élevée de Mazamboni, et préparer des rations pour plusieurs jours.

Arrivés chez Gavira vers midi, je lui proposai de nous joindre pour attaquer Moussiri; il y consentit avec empressement.

28 mai. — On m'a fourni d'abondantes provisions pour notre troupe, qui compte 111 Zanzibari, 3 blancs, 6 cuisiniers et domestiques, 101 Madi, et 3 soldats du Pacha : total 224, outre quelques douzaines de naturels qui nous suivent pour leur compte.

Une heure après le soleil couché, Mazamboni arrivait en personne avec un millier de guerriers armés d'arcs et de lances, qu'il fit camper dans les champs d'ignames entre les districts de Gavira et de Moussiri.

29 mai. — A 3 heures du matin, nous nous dirigeons au nord-ouest vers l'Oussiri. Une lune brillante nous éclaire. Cent des plus hardis guerriers de Mazamboni nous précèdent; les autres suivent en ligne, cinq cents hommes de la tribu de